Madeleine entre deux sanglots, je ne veux pas vous quitter!

Et elle se jeta dans les bras de sa bienfaitrice.

—C'est bien, ma chérie, c'est bien, dit Mme Melville. Va, je savais que ta résolution de t'éloigner de nous ne venait que de certaines craintes que rien ne justifie.

Donc, ma chère petite, tu resteras avec nous, et ce ne sera pas difficile pour toi de donner à celle qui va augmenter notre famille la même affection que tu as toujours eue pour moi et pour mon fils.

De son côté, en entrant dans notre famille, la femme de Paul apprendra à te considérer comme ma fille, comme la sœur de son mari.

Ce sera à toi, ma chère enfant, de lui fournir les occasions d'apprécier les belles qualités de ton cœur et les sentiments si purs de ton âme.

—Ma chère bienfaitrice, répondit Marie Madeleine d'un ton pénétré, j'aimerai la femme de Paul!

—J'en crois d'autant plus sûre, mon enfant, que tu l'aimes déjà.

—Je le dois. S'il en était autrement, je ne serais plus digne de l'intérêt que vous et votre fils me témoignez.

—Ah! tu es une brave et noble enfant! exclama Mme Melville.

Et, à son tour, serrant la jeune fille dans ses bras, elle l'embrassa à plusieurs reprises.

La douce figure de Marie Madeleine s'était irradiée. On aurait dit que son esprit venait d'être subitement pénétré d'un rayon descendu du ciel.

* * *

Marie-Madeleine était sortie d'une incertitude trou-blante.

Alors ellejen montra encore plus expansive dans son intimité fraternelle avec Paul; elle lui faisait l'éloge de sa fiancée avec une délicatesse exquise. Comme une jeune sœur heureuse du bonheur d'un frère adoré, elle lui parlait des joies du ménage avec un enjouement charmant.

Paul, étonné, se demandait encore si sous cette gaieté, qui cependant paraissait réelle, il n'y avait pas toujours des regrets et des larmes gardées pour les heures de la solitude.

Néanmoins, il arriva peu après à se convaincre de la sincérité de Marie-Madeleine, et son âme, naguère encore obsédée par des craintes, se rassérénait lorsque que le jour du mariage approchait.

La jeune fille avait vu ce changement s'opérer chez Paul et s'en était réjouie.

Marie-Madeleine était résignée, mais n'était elle que résignée? Avait-elle puisé, au contraire, dans ses sentiments de reconnaissance, cette force virile qui, pour le sacrifice de soi-même, conduit au renoncement absolu?

Le jour où son âme avait été brusquement arrêtée dans son essor vers un amour sans issue, Marie-Madeleine avait éprouvé une de ces commotions qui peuvent tuer sur le coup; mais qui, souvent, viennent encore fortifier les natures vaillantes.

D'ailleurs, et c'était heureux, l'espérance que Paul avait semée dans le cœur de la jeune fille n'avait pas eu le temps de s'y enraciner. La perspective de bonheur n'avait fait qu'apparaître. Le rêve éphémère s'était dissipé comme un songe d'enfant.

Toutefois, il faut bien le dire, le choc terrible avait tout d'abord ébranlé cette nature délicate et impressionnable. Puis elle s'était raidie et avait lutté énergiquement contre ce sentiment indéfinissable qui menaçait d'envahir son âme.

Il y avait en elle un mélange de regret, de dépit, de découragement, et la vaillante avait résolu de chasser le regret, à étouffer le dépit, à vaincre le découragement.

Cette première victoire sur elle-même l'avait réconfortée. Aussi se tint-elle fortement sur ses gardes afin de se soustraire à un retour offensif. Mais elle n'eut pas à lutter de nouveau: le sentiment combattu avait été vaincu.

Alors, Marie-Madeleine éprouva une émotion douce. Ce fut comme une rosée bienfaisante qui tomba dans son cœur apaisé.

* * *

Nous sommes au jour du mariage.

Tout le faubourg Saint-Honoré est en émoi. On sait que c'est un grand mariage qui va être célébré à Saint Philippe-du Roule.

Les gens du quartier et quelques passants sont là, attendant les voitures, groupés sur la petite place et de chaque côté de l'église.

Tout à coup, cent voix crièrent:

—Les voici, les voici!

Débouchant de la rue de la Boétie, où Mme Melville occupait le premier étage d'un magnifique immeuble qui lui appartenait, la première voiture, celle de la mariée, parut, suivie d'une longue file de riches équipages.

Le passage des jeunes mariés sur le parvis de l'église fut salué par une rumeur flattéuse, qui s'éleva du milieu de la foule des curieux.

—Charmante, la mariée!

—Tout à fait bien, le marié!

—Très bien, vraiment les deux!

—Un joli couple!

—Ah! voici la mère!

—Mme Melville; oh! on la connaît dans le quartier; elle fait beaucoup pour les pauvres gens.

—Et la mère de la mariée?

—La mariée est orpheline; elle n'a qu'une tante qui l'a élevée.

—Oui, une baronne très riche, à ce qu'on dit.

—On dit aussi que la mère du jeune homme est riche à millions; voilà des époux qui n'ont rien à désirer en entrant en ménage.

Tels étaient quelques uns des propos qui se croisaient sur le passage des mariés, dont le spleen, superbement paré, annonçait l'entrée dans l'église en faisant résonner sa hallebarde sur les dalles.

Les orgues jouaient la marche de *Prophète*.

Au milieu de la foule sympathique, un homme était parvenu à se glisser peu à peu jusqu'au premier rang. Il paraissait prêter une oreille attentive aux "on dit" que se communiquaient les personnes qui l'entouraient.

Seul, au milieu de tout ce monde qui faisait l'éloge des mariés et de Mme Melville, cet homme restait silencieux et sombre.

Son visage contracté, au front tébrieux, coupé de rides profondes, ses yeux à l'expression sinistre, farouche, contrastaient singulièrement avec les figures réjouies et les regards souriants des autres personnes.

Quand la messe des invités eut pénétré dans l'église, l'homme dont nous parlons quitta la place qu'il avait réussi à occuper contre la grille, s'élança sur les marches et se mêla aux invités qui formaient la marche du cortège.

Il put alors se faufiler dans l'intérieur du monument et arriver aux abords du chœur, dont l'entrée était exclusivement réservée à la famille et aux témoins.

Là, debout, et comme embusqué derrière un pilier, il enveloppa de son regard sombre les jeunes gens prosternés devant l'autel. Et ce regard se chargea de haine quand il s'arrêta sur la mère assise à côté de son fils sur la tête duquel elle appelait la bénédiction du ciel.

Pendant toute la cérémonie, le personnage sinistre demeura les bras croisés, l'œil rivé sur le couple agenouillé et la mère recueillie, comme le fauve qui guette sa proie et attend le moment de bondir sur elle.

A un instant, ayant le rictus horriblement contracté, ses prunelles semblèrent se dilater et un éclair de férocité traversa son regard.

Et sa voix, étouffée par les accords tonnants de l'orgue, grondait de sourdes menaces.

La cérémonie terminée, comme les jeunes époux, les parents, les invités, ayant tous la joie au cœur, se rendaient à la sacristie où ils allaient recevoir, selon la coutume parisienne, les personnes ayant assisté à la messe de mariage, le sinistre inconnu fit un mouvement comme s'il allait s'élancer à la suite des mariés.

Mais, au contraire, il se rejeta brusquement en arrière, en grommelant entre ses dents serrées:

—Non! plus tard!

Il reculait, sans doute, devant le scandale qu'il aurait inévitablement causé.

Profitant du grand mouvement qui se faisait dans l'église, il se fraya un chemin à travers les chaises, et sortit du temple sans que personne ait remarqué ses étranges allures.

Il s'éloigna rapidement.

Mais, soudain, une femme l'arrêta au passage, en s'accrochant à son bras.

Cette femme avait la tête enveloppée dans un vieux et long manteau de drap de couleur douteuse, doublé de fourrures plus vieilles encore que l'étoffe.

Le haut de son visage était caché par le capuchon, on ne distinguait qu'imparfaitement l'ensemble de ses traits. Toutefois, on pouvait juger qu'elle était jeune encore, et qu'elle avait dû être très jolie; mais sa figure allongée, maigre, hâtive, portait les marques de la souffrance ou de la débauche; dans tous les cas, elle révélait une existence violemment tourmentée.

—Et bien? St-elle, interrogeant l'homme.

—Eh bien, quoi?

—Tu as vu Paul?

—Oui.

—Et elle?

—Qui, elle?

—Blanche.

—De l'endroit où je me suis placé, j'ai pu le regarder tout à mon aise.

—Elle devait être très richement habillée?

—Comme une duchesse.

—Elle aura mis plus de trois mille francs à sa toilette! dit la femme avec un accent singulier.

—Ils ont des millions, des millions! prononça l'homme d'une voix creuse.

Un éclair fut regard de la femme s'allume sous le capuchon.

—Et maintenant, reprit-elle, que vas-tu faire?

—Je ne sais rien encore, je verrai.

—J'espère bien que tu ne vas pas te laisser tranquilliser.

Un petit rire sec, satanique, éclata sur les lèvres frémissantes de l'homme.

Ils étaient arrivés au coin de la rue de la Boétie, dans laquelle ils s'arrêtèrent bientôt en face de la maison de Mme Melville.

La porte cochère était toute grande ouverte, et l'on voyait un large tapis jonché de fleurs, étendu sur les dalles, depuis l'entrée jusqu'au grand escalier.

Devant la porte stationnaient aussi beaucoup de curieux, qui attendaient le retour des curieux.

L'homme et la femme se mêlèrent à un groupe de ces curieux et parent jeter un coup d'œil au fond du corridor où, par une porte vitrée, que venait d'ouvrir un domestique, ils plongèrent leurs regards dans une vaste cour magnifiquement ornée d'arbustes exotiques.

Les remises se trouvaient au fond de la cour et à droite et à gauche les écuries installées pour recevoir chacune deux chevaux.

Le visage de la femme exprimait tout ce que le cœur peut contenir de sentiments jaloux et de basse envie.

Chez l'homme, à ce moment, plus visiblement encore que tout à l'heure, dans l'église, on devinait les sentiments d'une âme profondément cruelle et haineuse, depuis longtemps gangrenée par tous les vices.

—Ne restons pas plus longtemps ici, dit-il à sa compagne d'une voix dure.

Et il l'entraîna précipitamment dans la direction des Champs-Elysées.

XIX

DANS LES CŒURS.

Le soir même de leur mariage, Paul Melville et sa jeune femme firent leurs préparatifs pour le voyage de noces qui devait durer trois mois.

Ils allaient visiter l'Italie, l'Autriche, et revenir en France par la Suisse.

Clotilde avait rêvé ce voyage, et sa joie fut grande quand elle apprit définitivement avec son mari l'itinéraire qui allait lui permettre de voir Turin, Milan, Florence, Rome, de descendre jusqu'à Naples, d'aller à Venise, puis de parcourir le Tyrol.

Cet heureux jour de sa belle-fille, Mme Melville se garda bien de laisser planer un voile de tristesse maternelle.

Elle et la baronne de Blignières accompagnèrent à la gare les jeunes époux, et au moment des adieux, Mme Melville, le cœur serré, eut encore se contenir pour ne pas laisser deviner son chagrin.

C'était la première fois qu'elle se séparait de son fils pour un temps aussi long.

Elle rentra chez elle bien triste et le sein gonflé de soupirs.

—Nous voici seules pour trois mois, dit-elle à Marie-Madeleine.

Et la jeune fille, qui devinait ce qui se passait dans le cœur de sa bienfaitrice, essaya tout de suite de la consoler.

La tâche était difficile, mais Marie-Madeleine s'y donna tout entière, avec un redoublement de tendresse pour cette mère qui ne pouvait se faire à sa solitude, en restant constamment auprès d'elle, afin qu'elle n'eut pas l'occasion de s'isoler dans une des pièces de l'appartement.

Elle aussi, cependant, était triste, et il semblait que quelque chose lui manquât, comme à Mme Melville. Mais elle s'égayait en pensant souvent au plaisir que Paul devait éprouver.

Elle pensait également à Clotilde, sans qu'il y eût dans son cœur un sentiment de résistance au sacrifice qu'elle avait si noblement accompli. Oh! elle n'était pas jalouse; elle ne pouvait pas l'être, puisqu'elle ne songeait qu'au bonheur de son ami d'enfance et à ses joies. Et dans les joies et le bonheur de Paul elle voyait aussi les joies et le bonheur de Clotilde.

C'est que Marie-Madeleine aimait Clotilde sincèrement, sans arrière pensée, parce que Clotilde aimait Paul.

Marie-Madeleine avait, nous l'avons déjà dit, une âme vaillante, et nous la connaissons assez maintenant pour être certain qu'elle était sincère avec elle-même et que la force qu'elle avait puisée dans le sentiment de sa reconnaissance ne pouvait plus l'abandonner.

La lueur d'espérance s'était éteinte et aussitôt le rêve s'était envolé; elle en chassait même le souvenir afin de ne pas faire ombre à son affection fraternelle.

Enfin, elle était parvenue à ressaisir son cœur, c'était vivebleu pour le regard observateur de Mme Melville qui, intérieurement, s'en réjouissait. Le mal n'avait donc pas été aussi grand que la noble femme l'avait craint.

Si, comme M. de Melville, la jeune fille avait des instincts de mélancolie, il n'en fallait chercher la cause que dans la solitude où elles vivaient toutes deux.

Mais, quand une lettre arrivait, qu'elle fut de Paul ou de Clotilde, quelle joie! Ah! elles n'étaient plus mélancoliques ni disposées à la rêverie!

Avant de partir, Paul avait mis un baiser sur le front de sa sœur; la jeune fille n'avait point senti son cœur impressionné, ni son âme troublée. Elle était donc bien guérie. Et il fallait une cela fût, puisque c'était à pleines lèvres et avec une douce émotion de plaisir qu'elle avait embrassé Clotilde, en lui disant:

—Oh! il faudra nous écrire souvent; vous nous ferez part de vos impressions de voyage; au milieu de tous ces enchantements qui vont se succéder pour vous, n'oubliez pas trop celles qui restent à Paris.

La jeune femme s'était montrée touchée de cette effusion, et cependant, à l'observation incisive, on aurait pu remarquer une légère nuance de contrainte.

On eût dit que Clotilde s'efforçait de chasser une pensée qui voletait dans son esprit, une de ces pensées qui tiennent du pressentiment et effleurent l'âme irrésistiblement jalouse.

Dans ses causeries avec Mme Melville, Marie-Madeleine se plaisait à faire l'éloge de la femme de Paul avec cette abnégation sincérité qui se devine à l'expression de la physionomie et se lit dans les yeux.

On sentait, à l'entendre parler des qualités de Clotilde, qu'elle était convaincue que Paul la rendrait heureuse et qu'elle ferait le bonheur de son mari.

Et, certes, Mme Melville voyait bien que, dans cette appréciation du caractère de la jeune femme, il n'y avait pas une flatterie de commande.

C'était presque toujours Marie-Madeleine qui lisait à haute voix les lettres de Paul ou de Clotilde, soulignant certains passages avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Elle et Mme Melville savaient les phrases écrites par l'un ou l'autre des absents.

Quelles intonations émues avait la jeune institutrice quand Paul parlait à sa mère du bonheur qu'il éprouverait si, dans ce voyage, elle et Marie-Madeleine étaient avec eux!

—Comme je me réjouirais, disait-il, de vous faire visiter ce merveilleux pays au ciel si pur avec son beau soleil printanier.

Mme Melville répondait longuement à chaque lettre. Marie-Madeleine ajoutait toujours une page. La mère n'avait garde de parler de ses tristesses et de son impatience de revoir ses enfants. La jeune fille, s'adressant à Paul, lui faisait des recommandations comme en peut faire une sœur à son frère. Pour Clotilde, elle avait des paroles qui exprimaient son affection sincère.

Mme Melville souffrait d'être séparée de son fils, mais ne se plaignait point; elle n'en avait pas le droit: plus vivement encore que Clotilde elle avait désiré ce voyage des mariés. Elle avait compris qu'il était nécessaire que Paul s'éloignât pendant un certain temps et se trouvât seul avec sa jeune femme. N'était-ce pas, en effet, le plus sûr moyen d'achever de le guérir de son fatal amour pour sa sœur?

Quand elle s'était décidée à garder Marie-Madeleine auprès d'elle, ne se dissimulant pas que, peut-être, elle commettait une imprudence, elle avait songé à ce voyage de noces, qui lui faisait espérer la complète guérison de son fils.

Maintenant, elle était à peu près certaine que l'apaisement s'était fait dans le cœur de Marie-Madeleine. Du côté de Paul, l'éloignement avait-il eu un même résultat? Elle avait tout lieu de le croire, d'après les lettres du jeune homme.

Les trois mois s'étaient écoulés. On attendait le retour.

Marie-Madeleine préparait la chambre des mariés, voulant, disait-elle, avec une ingénuité charmante, que les oiseaux voyageurs trouvassent un joli petit nid où se reposer de leurs fatigues.

Elle furetait partout dans la chambre nuptiale et le ravissant cabinet de toilette qui y attenait, afin de s'assurer qu'il n'y manquait aucun de ces petits riens qu'aime à trouver une jeune femme.

Elle avait fait une délicieuse pelote en satin orné de dentelles sur lequel elle avait brodé les initiales de Clotilde et de Paul enlacées.

De plus, elle avait préparé un sachet parfumé pour la lingerie fine de la jeune mariée.

Les oiseaux-voyageurs, comme les appelait Marie-Madeleine, rentrèrent au nid, c'est-à-dire dans l'appartement de la rue de la Boétie. On eut dit, alors, une vpilère qui venait de se repoupler comme par enchantement.

Paul ne se rassasiait pas d'embrasser sa mère et ne sortait des bras de Mme Melville que pour attirer Marie-Madeleine sur sa poitrine.

Cependant, on aurait pu croire qu'il y avait comme une ombre à ce tableau de famille.

Clotilde, que Mme Melville avait reçue avec toute la tendresse d'une mère, paraissait distraite, préoccupée. Dans son regard, qui se portait sur Paul et Marie-Madeleine, on aurait assez facilement découvert l'expression d'un dépit secret.

Que s'était-il donc passé dans l'esprit de cette jeune femme?

Quel pouvait être le motif de cette contrariété qu'elle éprouvait au début d'une union qui paraissait devoir être sans nuage?

Elle aimait son mari, qui ne l'avait pas encore quittée d'une seconde, elle l'aimait, et, comme toutes les femmes qui aiment, elle était embrageuse, inquiète, et ne pouvait se défendre contre un sentiment de jalousie.

La jeune femme, nous l'avons dit, était d'une nature trop accessible à la jalousie et Paul, malheureusement, sans pouvoir s'en douter, avait éveillé ce sentiment terrible qui germe spontanément et s'enracine si vite et si profondément.

Clotilde, qui voulait que son mari fût tout à elle, sentait qu'il ne lui appartenait pas tout entier.

Du reste, faute de s'observer, de se contenir, Paul lui avait laissé deviner qu'elle avait une rivale dans Marie-Madeleine.

C'est que trop souvent, pendant le voyage, la pensée du jeune homme s'était envolée vers Paris, et trop souvent aussi le nom de Marie-Madeleine était venu sur ses lèvres.

Tout d'abord, Clotilde avait essayé de refouler les impressions pénibles; mais tous les jours, comme si le hasard ou quelque noir démon s'en fût mêlé, elle avait trouvé un nouvel aliment à ses inquiétudes. et goutte à goutte le poison était tombé dans son cœur secrètement tourmenté.

Oui, Paul pensait trop à sa sœur; à tout propos il parlait de sa chère Marie-Madeleine.

Ainsi s'était étendu le premier nuage sur cette lune de miel de deux êtres qui sympathisaient et que le malheur embusqué allait peut-être écraser dans un avenir prochain.

Était-on à Naples, devant le Vésuve surmonté de son panache de fumée, Paul ne pouvait s'empêcher de s'écrier:

"Ah! si Marie-Madeleine voyait cela, elle qui s'impressionne si facilement aux spectacles grandioses de la nature!"

A Rome, en visitant les ruines de l'ancienne ville des Césars, Paul évoquait d'anciens souvenirs et parlait à sa femme du temps où il faisait répéter à Marie-Madeleine son histoire romaine.

Toujours Marie-Madeleine, quoique l'on visitât, quoique l'on fît, quoique l'on dît.

Au restaurant, c'était un plat que Marie-Madeleine aimait.

Au théâtre, c'était un air, qu'un dire de Paul, Marie-Madeleine chantait délicieusement.

Puis quand, dans la vie d'hôtel, on était privé de telle ou telle chose qu'on a l'habitude d'avoir chez soi, Paul ne manquait jamais de dire:

"Si Marie-Madeleine était ici, elle trouverait bien le moyen de se procurer ce qui nous manque."

Parfois, voyant la jeune femme songeuse, il lui disait:

"Il vous manque, je le vois bien, une compagne de voyage avec laquelle vous échangeriez vos pensées et vos causeries de vive impression, une compagne comme Marie-Madeleine, par exemple."

Et Paul ne s'aperçevait pas qu'en parlant ainsi il troublait singulièrement l'esprit inquiet de Clotilde.

La jalousie latente de la jeune femme avait plus d'une fois menacé de faire explosion; mais elle était parvenue à se contraindre, laissant voir à peine une expression de dépit dans son regard ou son sourire.

Un jour, cependant, regardant fixement son mari, elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier:

—Mais vous l'aimez donc bien, Marie-Madeleine?

Paul avait senti le rouge lui monter au front, et il répondit, non sans un certain embarras:

—Pourquoi m'adresser vous cette question, ma chère Clotilde? Vous savez bien que j'ai de l'affection pour elle et que si ma mère la considère comme sa fille, je la regarde, moi, comme une sœur.

La jeune femme eut un léger frémissement de la lèvre supérieure, aussitôt réprimé, et elle s'empressa de parler d'autres choses.

Cette manifestation de son esprit inquiet et jaloux ne s'était pas renouvelée. Peut-être que, conseillée par la droiture de son âme, elle chercha à se convaincre du peu de fondement de ses craintes et résignait contre des appréhensions insuffisamment justifiées.

Elle avait renfermé en elle les émotions pénibles et imposé silence à ses révoltes intérieures.

Malheureusement, les baisers de retour, donnée par Paul à Marie-Madeleine, jetèrent l'étincelle qui devait fatalement provoquer l'explosion.

Ce fut à la joie de se retrouver avec ses enfants, Mme Melville ne remarqua point la froideur avec laquelle Clotilde accueillit les démonstrations d'amitié de Marie-Madeleine.

Cette attitude de la jeune femme était la préface des scènes violentes qui allaient bientôt éclater dans le jeune ménage.

Mais dans quelle situation d'esprit Paul Melville se trouvait-il?

Malgré lui, en dépit de ses raisonnements, de la lutte qu'il avait entreprise contre ses sentiments, il avait été, avant et après le mariage, en proie à des émotions troublantes.

En apprenant que Marie-Madeleine était sa sœur, abîmé dans l'effondrement de ses espérances depuis si longtemps caressées, il s'était écrié:

"Je ne dois plus l'aimer que comme une sœur!"

Trop facilement il s'était imaginé, il avait cru que c'était bien ainsi, comme une sœur, qu'il aimait maintenant la jeune fille. Comme il se trompait! On ne se débarrasse pas de l'amour comme d'un fardeau trop pesant qu'on a sur les épaules.

C'était toujours d'amour qu'il aimait Marie-Madeleine, de cet amour ardent, qui s'était emparé de son cœur en y jetant de profondes racines, de cet amour moralement incestueux qui, au moment de la terrible révélation faite par sa mère, l'avait frappé d'épouvante.

Et, certes, Mme Melville voyait bien que, dans cette appréciation du caractère de la jeune femme, il n'y avait pas une flatterie de commande.

C'était presque toujours Marie-Madeleine qui lisait à haute voix les lettres de Paul ou de Clotilde, soulignant certains passages avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Elle et Mme Melville savaient les phrases écrites par l'un ou l'autre des absents.

Quelles intonations émues avait la jeune institutrice quand Paul parlait à sa mère du bonheur qu'il éprouverait si, dans ce voyage, elle et Marie-Madeleine étaient avec eux!

—Comme je me réjouirais, disait-il, de vous faire visiter ce merveilleux pays au ciel si pur avec son beau soleil printanier.

Mme Melville répondait longuement à chaque lettre. Marie-Madeleine ajoutait toujours une page. La mère n'avait garde de parler de ses tristesses et de son impatience de revoir ses enfants. La jeune fille, s'adressant à Paul, lui faisait des recommandations comme en peut faire une sœur à son frère. Pour Clotilde, elle avait des paroles qui exprimaient son affection sincère.

Mme Melville souffrait d'être séparée de son fils, mais ne se plaignait point; elle n'en avait pas le droit: plus vivement encore que Clotilde elle avait désiré ce voyage des mariés. Elle avait compris qu'il était nécessaire que Paul s'éloignât pendant un certain temps et se trouvât seul avec sa jeune femme. N'était-ce pas, en effet, le plus sûr moyen d'achever de le guérir de son fatal amour pour sa sœur?

Quand elle s'était décidée à garder Marie-Madeleine auprès d'elle, ne se dissimulant pas que, peut-être, elle commettait une imprudence, elle avait songé à ce voyage de noces, qui lui faisait espérer la complète guérison de son fils.

Maintenant, elle était à peu près certaine que l'apaisement s'était fait dans le cœur de Marie-Madeleine. Du côté de Paul, l'éloignement avait-il eu un même résultat? Elle avait tout lieu de le croire, d'après les lettres du jeune homme.

Les trois mois s'étaient écoulés. On attendait le retour.

Marie-Madeleine préparait la chambre des mariés, voulant, disait-elle, avec une ingénuité charmante, que les oiseaux voyageurs trouvassent un joli petit nid où se reposer de leurs fatigues.

Elle furetait partout dans la chambre nuptiale et le ravissant cabinet de toilette qui y attenait, afin de s'assurer qu'il n'y manquait aucun de ces petits riens qu'aime à trouver une jeune femme.

Elle avait fait une délicieuse pelote en satin orné de dentelles sur lequel elle avait brodé les initiales de Clotilde et de Paul enlacées.

De plus, elle avait préparé un sachet parfumé pour la lingerie fine de la jeune mariée.

Les oiseaux-voyageurs, comme les appelait Marie-Madeleine, rentrèrent au nid, c'est-à-dire dans l'appartement de la rue de la Boétie. On eut dit, alors, une volière qui venait de se repeupler comme par enchantement.

Paul ne se rassasiait pas d'embrasser sa mère et ne sortait des bras de Mme Melville que pour attirer Marie-Madeleine sur sa poitrine.

Cependant, on aurait pu croire qu'il y avait comme une ombre à ce tableau de famille.

Clotilde, que Mme Melville avait reçue avec toute la tendresse d'une mère, paraissait distraite, préoccupée. Dans son regard, qui se portait sur Paul et Marie-Madeleine, on aurait assez facilement découvert l'expression d'un dépit secret.

Que s'était-il donc passé dans l'esprit de cette jeune femme?

Quel pouvait être le motif de cette contrariété qu'elle éprouvait au début d'une union qui paraissait devoir être sans nuage?

Elle aimait son mari, qui ne l'avait pas encore quittée d'une seconde, elle l'aimait, et, comme toutes les femmes qui aiment, elle était embrageuse, inquiète, et ne pouvait se défendre contre un sentiment de jalousie.

La jeune femme, nous l'avons dit, était d'une nature trop accessible à la jalousie et Paul, malheureusement, sans pouvoir s'en douter, avait éveillé ce sentiment terrible qui germe spontanément et s'enracine si vite et si profondément.

Clotilde, qui voulait que son mari fût tout à elle, sentait qu'il ne lui appartenait pas tout entier.

Du reste, faute de s'observer, de se contenir, Paul lui avait laissé deviner qu'elle avait une rivale dans Marie-Madeleine.

C'est que trop souvent, pendant le voyage, la pensée du jeune homme s'était envolée vers Paris, et trop souvent aussi le nom de Marie-Madeleine était venu sur ses lèvres.

Tout d'abord, Clotilde avait essayé de refouler les impressions pénibles; mais tous les jours, comme si le hasard ou quelque noir démon s'en fût mêlé, elle avait trouvé un nouvel aliment à ses inquiétudes. et goutte à goutte le poison était tombé dans son cœur secrètement tourmenté.

Oui, Paul pensait trop à sa sœur; à tout propos il parlait de sa chère Marie-Madeleine.

Ainsi s'était étendu le premier nuage sur cette lune de miel de deux êtres qui sympathisaient et que le malheur embusqué allait peut-être écraser dans un avenir prochain.

Était-on à Naples, devant le Vésuve surmonté de son panache de fumée, Paul ne pouvait s'empêcher de s'écrier:

"Ah! si Marie-Madeleine voyait cela, elle qui s'impressionne si facilement aux spectacles grandioses de la nature!"

A Rome, en visitant les ruines de l'ancienne ville des Césars, Paul évoquait d'anciens souvenirs et parlait à sa femme du temps où il faisait répéter à Marie-Madeleine son histoire romaine.

Toujours Marie-Madeleine, quoique l'on visitât, quoique l'on fît, quoique l'on dît.

Au restaurant, c'était un plat que Marie-Madeleine aimait.

Au théâtre, c'était un air, qu'un dire de Paul, Marie-Madeleine chantait délicieusement.

Puis quand, dans la vie d'hôtel, on était privé de telle ou telle chose qu'on a l'habitude d'avoir chez soi, Paul ne manquait jamais de dire:

"Si Marie-Madeleine était ici, elle trouverait bien le moyen de se procurer ce qui nous manque."

Parfois, voyant la jeune femme songeuse, il lui disait:

"Il vous manque, je le vois bien, une compagne de voyage avec laquelle vous échangeriez vos pensées et vos causeries de vive impression, une compagne comme Marie-Madeleine, par exemple."

Et Paul ne s'aperçevait pas qu'en parlant ainsi il troublait singulièrement l'esprit inquiet de Clotilde.

La jalousie latente de la jeune femme avait plus d'une fois menacé de faire explosion; mais elle était parvenue à se contraindre, laissant voir à peine une expression de dépit dans son regard ou son sourire.

Un jour, cependant, regardant fixement son mari, elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier:

—Mais vous l'aimez donc bien, Marie-Madeleine?

Paul avait senti le rouge lui monter au front, et il répondit, non sans un certain embarras:

—Pourquoi m'adresser vous cette question, ma chère Clotilde? Vous savez bien que j'ai de l'affection pour elle et que si ma mère la considère comme sa fille, je la regarde, moi, comme une sœur.

La jeune femme eut un léger frémissement de la lèvre supérieure, aussitôt réprimé, et elle s'empressa de parler d'autres choses.

Cette manifestation de son esprit inquiet et jaloux ne s'était pas renouvelée. Peut-être que, conseillée par la droiture de son âme, elle chercha à se convaincre du peu de fondement de ses craintes et résignait contre des appréhensions insuffisamment justifiées.

Elle avait renfermé en elle les émotions pénibles et imposé silence à ses révoltes intérieures.

Malheureusement, les baisers de retour, donnée par Paul à Marie-Madeleine, jetèrent l'étincelle qui devait fatalement provoquer l'explosion.

Ce fut à la joie de se retrouver avec ses enfants, Mme Melville ne remarqua point la froideur avec laquelle Clotilde accueillit les démonstrations d'amitié de Marie-Madeleine.

Cette attitude de la jeune femme était la préface des scènes violentes qui allaient bientôt éclater dans le jeune ménage.

Mais dans quelle situation d'esprit Paul Melville se trouvait-il?

Malgré lui, en dépit de ses raisonnements, de la lutte qu'il avait entreprise contre ses sentiments, il avait été, avant et après le mariage, en proie à des émotions troublantes.

En apprenant que Marie-Madeleine était sa sœur, abîmé dans l'effondrement de ses espérances depuis si longtemps caressées, il s'était écrié:

"Je ne dois plus l'aimer que comme une sœur!"

Trop facilement il s'était imaginé, il avait cru que c'était bien ainsi, comme une sœur, qu'il aimait maintenant la jeune fille. Comme il se trompait! On ne se débarrasse pas de l'amour comme d'un fardeau trop pesant qu'on a sur les épaules.

C'était toujours d'amour qu'il aimait Marie-Madeleine, de cet amour ardent, qui s'était emparé de son cœur en y jetant de profondes racines, de cet amour moralement incestueux qui, au moment de la terrible révélation faite par sa mère, l'avait frappé d'épouvante.

Et, certes, Mme Melville voyait bien que, dans cette appréciation du caractère de la jeune femme, il n'y avait pas une flatterie de commande.

C'était presque toujours Marie-Madeleine qui lisait à haute voix les lettres de Paul ou de Clotilde, soulignant certains passages avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Elle et Mme Melville savaient les phrases écrites par l'un ou l'autre des absents.

Quelles intonations émues avait la jeune institutrice quand Paul parlait à sa mère du bonheur qu'il éprouverait si, dans ce voyage, elle et Marie-Madeleine étaient avec eux!

—Comme je me réjouirais, disait-il, de vous faire visiter ce merveilleux pays au ciel si pur avec son beau soleil printanier.

Mme Melville répondait longuement à chaque lettre. Marie-Madeleine ajoutait toujours une page. La mère n'avait garde de parler de ses tristesses et de son impatience de revoir ses enfants. La jeune fille, s'adressant à Paul, lui faisait des recommandations comme en peut faire une sœur à son frère. Pour Clotilde, elle avait des paroles qui exprimaient son affection sincère.

Mme Melville souffrait d'être séparée de son fils, mais ne se plaignait point; elle n'en avait pas le droit: plus vivement encore que Clotilde elle avait désiré ce voyage des mariés. Elle avait compris qu'il était nécessaire que Paul s'éloignât pendant un certain temps et se trouvât seul avec sa jeune femme. N'était-ce pas, en effet, le plus sûr moyen d'achever de le guérir de son fatal amour pour sa sœur?

Quand elle s'était décidée à garder Marie-Madeleine auprès d'elle, ne se dissimulant pas que, peut-être, elle commettait une imprudence, elle avait songé à ce voyage de noces, qui lui faisait espérer la complète guérison de son fils.

Maintenant, elle était à peu près certaine que l'apaisement s'était fait dans le cœur de Marie-Madeleine. Du côté de Paul, l'éloignement avait-il eu un même résultat? Elle avait tout lieu de le croire, d'après les lettres du jeune homme.

Les trois mois s'étaient écoulés. On attendait le retour.

Marie-Madeleine préparait la chambre des mariés, voulant, disait-elle, avec une ingénuité charmante, que les oiseaux voyageurs trouvassent un joli petit nid où se reposer de leurs fatigues.

Elle furetait partout dans la chambre nuptiale et le ravissant cabinet de toilette qui y attenait, afin de s'assurer qu'il n'y manquait aucun de ces petits riens qu'aime à trouver une jeune femme.

Elle avait fait une délicieuse pelote en satin orné de dentelles sur lequel elle avait brodé les initiales de Clotilde et de Paul enlacées.

De plus, elle avait préparé un sachet parfumé pour la lingerie fine de la jeune mariée.

Les oiseaux-voyageurs, comme les appelait Marie-Madeleine, rentrèrent au nid, c'est-à-dire dans l'appartement de la rue de la Boétie. On eut dit, alors, une volière qui venait de se repeupler comme par enchantement.

Paul ne se rassasiait pas d'embrasser sa mère et ne sortait des bras de Mme

K. R. G.

Le King's Royal Germetuer

— Est le meilleur remède pour nos

Le Sang, l'Estomac, les Nerfs et les Reins.

Nous avons des milliers d'attestations à cet effet

IL GUERIT

LA où tout autre chose ne fait rien.

—Demandez-le à votre marchand—

KING'S ROYAL GERMETUER CO.

Atlanta, Ga.

Les pilules du K. R. G., sont les meilleures. 50 pilules pour 25 cts.

2 fév—

n'est jamais sans douleur qu'on voit s'envoler une espérance. Heureusement, le rêve avait été court. Je me suis défendue, oh! bien défendue contre mes impressions, ne voulant penser qu'à la tranquillité de mon ami d'enfance et à son bonheur; j'ai causé avec calme le sacrifice que je devais faire, et j'ai trouvé dans mon amitié pour Paul, dans mon affection et ma profonde reconnaissance pour vous, ma bien-aimée protectrice, toute la force qui m'était nécessaire pour étouffer un amour naissant, qui ne pouvait pas rester dans mon cœur.

—Chère enfant, et tu as réussi?

—Oui, et si bien que c'est avec joie que j'ai vu Paul unir sa destinée à celle de Mlle de Blignières.

Mme Melville éprouva une vive impression de bonheur.

—Ah! tu es un ange! s'écria-t-elle en passant son bras autour de la taille de la jeune fille qui, se laissant aller doucement, appuya sa jolie tête sur l'épaule de sa protectrice, comme l'enfant qui se laisse aimer et sent tout le prix de l'affection maternelle.

Il y eut quelques instants de silence.

—Ainsi, reprit Mme Melville, tu es heureuse que Paul ait épousé Mlle de Blignières?

—Oui, heureuse, car j'ai la conviction que leur bonheur à tous deux est sûr.

—Et, maintenant, ton affection pour Paul n'est plus que celle d'une sœur pour son frère?

—Oui.

—Voyons, ma chérie, es-tu bien sûre qu'il ne reste plus rien dans ton cœur de cet amour naissant dont tu parlais tout à l'heure! Oh! je sais bien que tu ne cherches pas à me tromper; mais ne te trompes-tu pas toi-même?

Marie-Madeleine secoua la tête et eut un délicieux sourire.

—Ma chère bienfaitrice, répondit-elle gravement, comme je vous l'ai dit, le rêve d'amour s'est complètement éteint dans mon cœur; le calme de ma conscience m'en donne la certitude. Je la trouve sûrement, cette certitude, dans mon affection pour Paul, qui n'a plus rien de troublant.

—Ah!

—Autrefois, avant son mariage, quand Paul me parlait, j'étais fort troublée; s'il prenait ma main, elle tremblait dans la mienne.

—Tu avais de l'inquiétude?

—Oui, madame; s'il me regardait bien en face, je me sentais rougir et je baissais les yeux. Mon cœur battait très fort, j'étais oppressée et comme prête à m'évanouir

Maintenant ce n'est plus du tout la même